

L'Écho de Saïda ^{numéro} 146

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 39^{ème} année - Décembre 2018

Joyeuses Fêtes





3 Les Saïdéens ont la parole

4 Rassemblement 2019

5 Prix Algérienistes

6 Le chemin de fer

10 Les Saïdéens ont du talent

12 Témoignage d'un appelé

14 Je me souviens

16 Le regard de l'Oranais

18 Détente

19 Distinctions

20 Carnet

En ce début du mois de décembre, deux événements, liés à notre histoire, ont été commémorés. Le premier, le 5 décembre, journée au cours de laquelle a été rendu un hommage national aux « Morts pour la France » en Afrique du Nord. Il faut savoir que depuis 2005 sont associés à cet hommage « les rapatriés d'Afrique du Nord, les personnes disparues et les populations civiles victimes de massacres ou d'exactions commis durant la guerre d'Algérie et après le 19 mars 1962 en violation des accords d'Evian ».

Le 5 décembre est commémoré chaque année. Il est à l'honneur des rapatriés d'y assister, de ne pas oublier ceux qui sont tombés.

Le second a eu lieu le 8 décembre sur notre terre d'Algérie et plus précisément à Oran dans la basilique Santa Cruz où dix neuf religieux assassinés en Algérie dont les sept moines de Tibhirine ont été béatifiés au titre de « porteur de la foi ». Parmi ces moines, le père Célestin Ringard qui a servi au 8ème RIM à Saïda de 1957 à 1959.

L'équipe de l'Écho et les membres du Conseil d'administration vous adressent leurs meilleurs vœux.

Que cette nouvelle année 2019 soit, pour vous et vos proches, pleine de paix et de bonne santé, mais aussi pleine de grandes joies et de grandes surprises.

Alain.

CONTACT

ADMINISTRATION

Vous envoyez votre cotisation, vous signalez un changement d'adresse, de téléphone... Vous souhaitez savoir où vous en êtes de vos cotisations... Adressez-vous à **Claire Lesca-Génolini** au siège:

Amicale des Saïdéens
1 impasse Samson
31500 Toulouse

Téléphone fixe : 05 61 20 04 94
Portable : 06 15 38 81 17

Courrier électronique : claire.lesca@orange.fr

BUREAU

Vous souhaitez contacter le bureau de l'Amicale, son président... Adressez-vous à **Alain Crach**, président de l'association:

Amicale des Saïdéens
7 rue des Anémones
34000 Montpellier

Téléphone fixe : 04 67 64 00 38
Portable : 06 83 86 05 71

Courrier électronique : amicaledesaida@orange.fr

ÉCHO DE SAÏDA

Vous envoyez un avis de naissance, de décès, de distinction, ou encore un article, des photos que vous souhaiteriez voir publiées:

Adressez-vous à **Jean-Pierre Diaz** :

Écho de Saïda
3 rue des Aphyllanthes
34790 Grabels

Téléphone fixe : 04 67 75 13 55
Portable : 07 81 44 21 07

Courrier électronique : echodesaida@gmail.com

COTISATIONS

Cotisation 2019 : 25 €
Soutien à volonté

Dans quelques jours, nous serons en 2019, mais vous pouvez d'ores et déjà nous adresser votre cotisation annuelle.

« Ce qui est fait n'est plus à faire » - Merci encore pour votre aide.

Parcours d'un Saïdéen.

par André Soler.

Avant tout, je tiens à féliciter et rendre hommage à l'équipe rédactionnelle de l'Écho de Saïda pour son beau travail de mémoire qu'elle entretient avec amour et conviction en maintenant haut le flambeau des saïdéens. Merci et recevez le soutien d'un inconditionnel saïdéen.



Né en 1936, je suis le fils de Herminie Montoro et de Mariano Soler, chef mécanicien sur machines à vapeur aux CFA et frère de Pierre, qui fut dirigeant du GCS. Avec mes parents, ma sœur aînée Christiane, qui épousa Raphael Posadas, mes deux frères, René, qui devint prêtre spiritain, et Daniel, qui fut pilote d'Air France, nous avons successivement habité à Saïda: avenue Gambetta près du passage à niveau ; puis, dans les années

cinquante, rue Pasteur; enfin dans la rue Dombasle qui descendait de l'église vers la mairie.

J'ai eu un parcours professionnel conforme à mes envies et pour le moins inattendu.

A partir de mes 18 ans, j'ai travaillé un an aux Ponts et Chaussées, en face du cinéma Palace, puis j'ai intégré les PTT à Alger avant d'être appelé sous les drapeaux à Saumur (le Cadre Noir). J'ai été affecté comme aspirant au Régiment de Marche du Tchad, à Rabat, au Maroc. C'est à cette époque, en 1958, que j'épousais Hélène Gomez. Je décidais alors de

m'engager dans une carrière militaire en passant par Saint-Cyr où j'ai revêtu avec honneur le grand uniforme et les gants blancs.

J'ai servi ensuite au Niger de 1963 à 1966, au camp de Carpiagne, près de Marseille, de 1966 à 1970, à Djibouti de 1970 à 1972, à l'Etat Major de la 52ème Division Militaire de Clermont Ferrand de 1972 à 1976, au cabinet du Préfet de Guyane de 1976 à 1978 où je participais à la création de deux villages pour des réfugiés laotiens hmong, Cacao et Javaouhey en 1977.

De 1978 à 1980, j'ai poursuivi ma carrière comme stagiaire à l'Ecole de Guerre Espagnole de Madrid, puis chef du bureau instruction au RMT de Montlhery, puis chef de la zone « Amérique Latine » au Secrétariat Général à la Défense Nationale aux Invalides. Enfin, désigné comme diplomate près l'ambassade de France à Bogota, Colombie, j'ai assumé de 1984 à 1987 les fonctions d'attaché de Défense (Terre, Air, Mer et Police). J'ai terminé ma carrière comme colonel.



En retraite, depuis 1989, avec mon épouse, nous avons beaucoup voyagé dans le monde, surtout aux Antilles et en Guyane, à Cacao, où nous avons vécu de 1994 à 2003 et où réside mon fils aîné Philippe.

Actuellement, nous sommes à Canet en Roussillon où nous avons posé notre havresac, après 25 ans de déménagements et 60 ans de vie commune heureuse.

Chères amies Saïdéennes,

Toutes nos félicitations pour l'organisation de la journée du 15 septembre à Nailloux. Nous avons passé une excellente journée avec vous et beaucoup apprécié l'ambiance, d'ailleurs nos amis, M. et Mme Sévilla qui nous accompagnaient ont été conquis.

J'ai été particulièrement touché par la présence d'une dame née à Aïn-Balloul où se trouvait le Poste de commandement du 454ème GAAL. J'y allais de temps en temps, pour assurer la sécurité des personnes et des biens dans les fermes : celle de M. Escudie, occupée par Marcel et son frère, celle de M. Alonso avec les deux oncles de Francisco, celle de M. Martinez où venait le régisseur M. Garcia, celle de M. Ruillat occupée par Mme et M. Ruillat, celle de M. Traverse occupée seulement par Madame, Monsieur ayant été lâchement assassiné par les rebelles un an auparavant.

Dans ce poste servant d'abri, une ambiance particulière nous unissait.

Encore toute ma reconnaissance et mon amitié.

Courrier de Jean Raynaud adressé à Claire Lesca-Génolini et Marie-Claire Génolini-Allène.

Anonyme.

Une maman de 92 ans et sa fille ont eu la grande gentillesse d'envoyer un mot de remerciement à Paul Duteil, par l'intermédiaire du Président, pour la belle histoire de l'Olivier, parue sur le dernier écho. Nous aimerions connaître leurs noms pour les en remercier.

Nous vous encourageons, saïdéens d'origine ou de coeur, à nous faire part également de vos avis, émotions et sentiments.

Les Miss.

Le 16 septembre dernier, au repas de Frontonas, étaient présents M. et Mme Bertho, accompagnés de leur fille et de leur gendre.

Madame Dolly Bertho née Siles nous a remis la photo ci-contre prise en 1955, le jour de son élection de Miss Saïda. Particularité de cet événement qui avait eu lieu à la Piscine Jean Vidal, ce n'est pas un jury constitué qui avait élu la gagnante de ce concours, mais un référendum organisé auprès des Saïdéens. Grâce à Mme Bertho nous pouvons répondre à une interrogation posée en page 13 de l'Écho n° 125 paru en septembre 2013, relative à la désignation de Michèle Meunier, future épouse de Robert Gaget, à ce titre très convoité de Miss

Saïda : c'était en 1956.

L'équipe de la Rédaction souhaiterait connaître les noms et visages des Miss qui se sont succédées au cours de nos années heureuses. Les lauréates, elles-mêmes, les candidates à ce concours ou les membres de leurs familles peuvent nous contacter ...



X, Dolly Siles, X, Michèle Knapp.

Objet Trouvé.

Récupéré après le repas de Nailloux, le 15 septembre dernier, un gilet blanc portant une étiquette Anne Brooks petite. La propriétaire peut le réclamer en contactant le bureau (voir page 2 de l'Écho).

Nous confirmons que notre prochain rassemblement se tiendra du **8 au 10 juin 2019** au Village Camarguais d'Arles.

Ce sera notre 24^{ème} mobilisation pour réunir le maximum d'adhérents sur un week-end ou une journée.

Dans les années 70, les premiers organisateurs de ce type de réunion avaient réussi à déplacer quelques dizaines de personnes et très vite le succès avait été au rendez-vous pour atteindre son apogée dans les années 90, avec près de mille cinq cents participants.

Depuis, au fil des réunions, le nombre de participants régresse régulièrement et la question de maintenir ce rassemblement bisannuel risque de se poser assez rapidement.

C'est pourquoi, pour en profiter peut-être une dernière fois, préparez vous à nous rejoindre pour ce 24^{ème}. C'est le moment de se mobiliser et de reprendre le chemin des retrouvailles en particulier pour ceux qui nous ont abandonnés lors des derniers rassemblements et pour tous les nombreux adhérents et lecteurs de notre journal qui ne sont pratiquement jamais venus. Il est encore temps de nous rejoindre et surtout ne pas se dire ou penser : « Je ne vais connaître ou reconnaître personne ». Détrompez-vous, si vous ou votre famille avez vécu à Saïda ou dans ses environs, ne serait-ce que quelques mois, il y aura toujours dans l'assemblée quelqu'un qui vous rappellera des souvenirs de votre passage dans notre localité.

Ce rassemblement peut être assimilé à une réunion de famille, « à la réunion de la famille saïdienne ». Or, il me semble que chacun de nous fait souvent l'effort de rejoindre

les siens lorsqu'il s'agit de participer à un événement heureux (baptême, communion, mariage), mais aussi, et malheureusement de plus en plus souvent, pour un événement triste comme la perte d'un parent, d'un ami...

Alors faites un effort pour venir partager quelques moments de bonheur en famille.

L'équipe de Toulouse va sûrement organiser à nouveau un transport en commun à partir de cette ville pour les adhérents de la région, mais aussi ceux dont la route passe par Toulouse pour rejoindre Arles. Cette initiative peut être initiée à partir de n'importe quelle ville par d'autres personnes et pourquoi pas envisager un covoiturage. Pour connaître les personnes qui proposent et celles qui recherchent ce type de transport (lieu de départ et nombre de places), le bureau de l'Amicale est prêt à vous aider dans vos démarches. N'attendez pas le dernier moment !

Pour information, les tarifs Options/Bases seront identiques à ceux pratiqués depuis 2009 (Voir Écho n° 139 du 1^{er} trimestre 2017). Les personnes désirant échelonner le règlement du séjour sur plusieurs mois peuvent, dès le mois de janvier 2019, envoyer leurs chèques en précisant au dos de chacun d'eux l'option et la base choisies, ainsi que les dates d'encaissement souhaitées, avec comme date limite du dernier chèque le 10 juin 2019. Ils confirmeront leur engagement en remplissant le bulletin d'inscription à paraître sur le prochain écho. Ce mode de règlement ne vous engage en rien pour la suite dans le cas où vous renonceriez à participer au rassemblement ; les sommes encaissées vous seront remboursées intégralement.



Rassemblement 2005

Rappel des options et des tarifs

Option 1 : « Week-end vacances » du samedi 8 juin 16h00 jusqu'au lundi 10 juin après le petit déjeuner

Option 2 : du samedi après-midi au dimanche soir après le dîner

Option 3 : du samedi après-midi au dimanche après-midi après le déjeuner

Option 4 : forfait dimanche (apéritif + déjeuner + dîner)

Option 5 : Tout le dimanche (option 4) + nuit du dimanche au lundi avec petit déjeuner du lundi

En fonction du nombre de personnes (base), voyez le montant de votre participation

BASE	A - Seul(e)	B - Couple	C - 3 personnes	D - 4 personnes	E - Enfants*
Option 1	200 €	300 €	440 €	550 €	75 €
Option 2	150 €	260 €	370 €	470 €	50 €
Option 3	130 €	230 €	320 €	410 €	45 €
Option 4	60 €	120 €	180 €	240 €	25 €
Option 5	130 €	230 €	320 €	410 €	45 €

Sauvegarder et promouvoir la culture des Français d'Algérie, défendre notre histoire et rétablir la vérité, transmettre notre mémoire, encourager et faciliter l'expression et la création littéraire et artistique, resserrer les liens entre les membres d'une communauté dispersée, sont les principales missions du Cercle algérieniste.

En décernant chaque année les prix littéraires, le jury récompense des oeuvres d'écrivains et d'auteurs qui participent à l'expression du message algérieniste et renforcent notre mémoire.

Le jury du Prix littéraire réuni à Narbonne le 9 octobre 2018 a décerné les prix suivants :



Le temps d'aimer et d'en mourir - Éditions France Libris.

Présentation par Jean-Pierre Brun

Alexis Arette, qui connaît le sujet qu'il traite jusque dans ses aspects les plus secrets, nous livre un roman - Le temps d'aimer et d'en mourir - que certains pourraient qualifier d'initiation.

Il nous fait pénétrer le merdier algérien dans le paquetage d'un jeune béarnais enthousiaste pour lequel la Patrie, l'Honneur et le Courage ont encore un sens. L'intérêt de ce récit agréablement conduit, permet de mieux comprendre ce que, au lendemain d'une adolescence aussi saine que chaleureuse, un jeune appelé métropolitain, pur au sens plein du terme, fidèle envers ses amis et sa province natale, découvre en mettant le pied en Algérie.

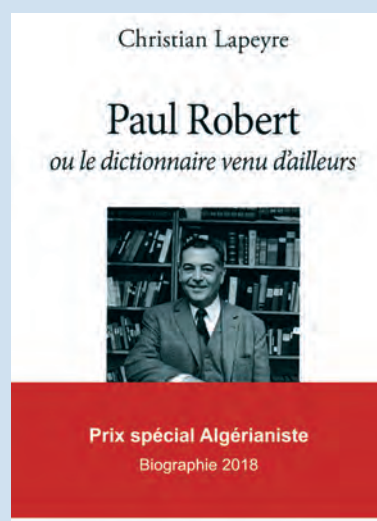
Un humour palois sentencieux et une émotion retenue font le reste. Le lecteur referme le livre persuadé de s'être fait de nouveaux amis en intégrant le clan fraternel des « Morts aux cons ! » et leur improbable repaire du bord du Gave. Mais le madré béarnais, à travers son récit, se plaît à semer des petits cailloux, bien polis par les flots impétueux des torrents pyrénéens, pour nous conduire à quelques réflexions beaucoup plus profondes qu'il n'y paraît, sur la marche du monde et celle de la France en particulier...Il sait aussi recourir au style de Michel Audiard pour monter une sauce béarnaise relevée qui fera passer quelques vérités difficiles à avaler.

Consommez donc l'ami Arette sans modération. Il vous révélera bien d'autres choses de la vie, tout aussi réjouissantes. Une contre-indication thérapeutique s'impose toutefois : coincés s'abstenir.

Paul Robert - Éditions Odavia.

Le dictionnaire Le Robert est une référence indiscutable et indiscutée et sa notoriété n'a rien à envier à celle du Larousse ou du Littré. Pourtant, son auteur, qui a accédé au statut de nom commun, demeure assez largement un inconnu. L'homme a été éclipsé par son oeuvre. Or, le parcours de Paul Robert mérite d'être tiré de l'obscurité où il est injustement relégué. Né en Algérie, à Orléansville, après des études de droit à l'université d'Alger, c'est par un pur décret de sa volonté que ce non spécialiste, amateur éclairé, ce « fou de mots », s'est lancé, entouré d'une équipe d'hommes et de femmes de talent, dans une entreprise que d'aucuns jugèrent insensée, celle de donner un nouveau dictionnaire à la France.

L'auteur Christian Lapeyre est né à Alger où il a fait toutes ses études. Professeur de Lettres au Lycée Français d'Alger, puis à Toulouse, diplômé du CREDIF (centre de recherche et d'études pour le français). Il est aujourd'hui professeur honoraire, conférencier et auteur d'articles et d'essais littéraires.



Charles le Félon - Éditions Anima Corsa.

Avec Charles le Félon, paru en 2017, mon père, Philippe Chiaverini, plonge dans le passé politique de sa jeunesse.

Dans son uchronie L'Algérie française 1962-1992, il avait envisagé le sort auquel aurait été promise l'ancienne Régence d'Alger si l'Elysée avait suivi une politique différente de celle de l'abandon total de cette province ultra-marine. Ici, il questionne carrément la légitimité du pouvoir gaullien, dans ses fondements comme dans son exercice.

Sous la forme d'échanges épistolaires entre un jeune étudiant parisien et un vieil avocat méridional, qui s'articulent autour de conseils donnés pour la rédaction d'un mémoire universitaire, l'auteur se livre à une analyse des grands moments de la décennie 1960.

S'y trouvent ainsi décortiqués le système constitutionnel mis en place à la fondation de la Vème République et les marges de liberté que se sont octroyés les gouvernants, en son sein, dans la menée de leur politique, intérieure et extérieure.

entre les faces internes des rails, comme ce qui a été toujours la règle, a été calculé entre les axes des deux files de rails et se trouve donc réduit à 1,055m. Voilà ce qui serait à l'origine de cet écartement particulier ayant longtemps intrigué les historiens des chemins de fer. C'est cet écartement qui a été utilisé lors de la construction de la ligne Arzew-Colomb-Béchar.

La ligne Arzew-Saïda-Colomb-Béchar



Depuis Arzew le chemin de fer traverse les plaines fertiles et luxuriantes du littoral, s'engage dans la montagne escarpée et sauvage de la région de Dublineau puis, après le barrage et la station thermale de Bou-Hanifia à hauteur de Mascara, sillonne une plaine où la culture de la vigne, de l'olivier et des céréales domine, avant de parvenir dans le secteur accidenté et relativement boisé de Saïda. A la sortie de la ville, le train pénètre dans un lieu mythique pour ses habitants, le Vieux-Saïda, où personne n'a oublié les deux ponts, routier et ferroviaire (viaduc métallique), qui franchissent en parallèle l'oued Saïda avant d'attaquer la côte menant à Ain-El-Hadjar. C'est l'endroit choisi par la ligne de chemin de fer pour s'écarter provisoirement de l'axe routier afin de répondre aux contraintes du terrain. En effet, dans ce secteur montagneux et accidenté, elle s'élève rapidement, avec des rampes importantes, jusqu'à 25mm par mètre, passant d'une altitude de 800m (Saïda) à celles de 1023 m (Ain-El-Hadjar) puis 1170m (Tafaroua). Malgré la précaution d'utiliser deux locomotives en tan-



dem, le train avait d'énormes difficultés à franchir ces pentes raides, faites de courbes importantes, au point que l'on pouvait le suivre à pied. Pour illustrer cette particularité Robert Jesenberger nous a proposé sur le forum la description qu'en fait Guy de Maupassant lors de son voyage en Algérie en 1881. On s'y croirait ! *"La machine L'Hyène part bruyamment s'avançant vers la montagne droite, comme si elle voulait pénétrer dedans. Puis soudain elle fait une courbe, s'enfoncé dans un étroit vallon, décrit un crochet, et revient passer à cinquante mètres au-dessus de l'endroit où elle courait tout à l'heure. Elle tourne de nouveau, trace des circuits, l'un sur l'autre, monte toujours*

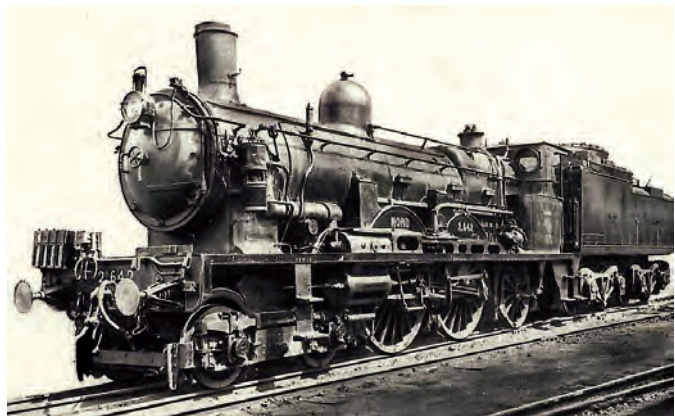
en zigzag, déroulant un grand lacet qui gagne le sommet du mont. Voici de vastes bâtiments, des cheminées de fabriques, une sorte de petite ville abandonnée. Ce sont les magnifiques usines de la Compagnie franco-algérienne. C'est là qu'on préparait l'alfa avant le massacre des Espagnols. Ce lieu s'appelle Ain-el-Hadjar. Nous montons encore. La locomotive souffle, râle, ralentit sa marche, s'arrête. Trois fois elle essaie de repartir, trois fois elle demeure impuissante. Elle recule pour prendre de l'élan, mais reste encore sans force au milieu de la pente trop rude."



Nous sommes alors sur les hauts-plateaux, avec une altitude maximum de 1314m à Mekalis, faisant de cette ligne la plus haute d'Algérie. Le paysage a changé radicalement, devenant inhospitalier, triste et monotone en laissant la place à la mer d'alfa puis, au-delà de Méchéria, le désert de pierres et de sable devient la règle jusqu'au terminus de la ligne. Dans cette zone très sèche de l'Algérie, l'eau est rare, chargée en sels calcaires et magnésium qui nuisent à l'entretien des machines. Des orages violents pouvaient déstabiliser la voie en affouillant les remblais et entraînant le ballast. Le sable était l'autre ennemi des locomotives en envahissant les voies, provoquant parfois des déraillements.

Les trains

Les voyages sur la ligne du sud et de l'extrême sud furent à leur début une aventure digne des films de l'ouest américain. Les trains faisaient de nombreuses haltes dans les petites gares, perdues et brûlées par le soleil, pour reprendre leur souffle, compléter le stock de charbon et faire le plein d'eau à partir d'énormes châteaux d'eau en bordure de voie.



Les premiers convois, qui bénéficiaient des derniers perfectionnements, étaient tirés par des locomotives à vapeur de type « Atlantic 221 » pouvant rouler à la vitesse moyenne de 60 à 80km/h dans les secteurs plats. Ils étaient composés de sept à huit voitures de 40 à 48 places et d'un

fourgon à bagages. Ces wagons longs d'environ sept mètres étaient formés de quatre compartiments n'ayant aucune communication entre eux et s'ouvrant sur les quais par deux portières vitrées. Le voyage était inconfortable, surtout l'été quand, en aérant pour échapper à l'atmosphère étouffante du wagon, on n'évitait pas la fumée et les escarbilles dans les yeux. Pour le chef mécanicien, équipé de large lunettes et souvent penché à la fenêtre de sa cabine pour observer la voie, comme pour son chauffeur qui, depuis le tender approvisionnait la chaudière en charbon, le trajet n'était pas une sinécure. Leur tenue « bleu de chauffe », de couleur bleu ciel, mais aussi leur visage, exposés aux particules de charbon provenant de la cheminée à l'avant de la motrice, leur donnaient un air de charbonniers. Dans l'écho de Saïda n° 130, André Soler nous rappelle combien son père, Mariano, qui faisait partie des personnels roulants sur machine à vapeur, a souffert dans son corps de ces conditions de travail très pénibles.

Avec le progrès, à partir de 1946, les motrices Diésel ont progressivement remplacé les machines à vapeur qui, en 1948, ne représentaient plus que 20% du trafic en Algérie, avant de disparaître au début des années cinquante (La dernière locomotive vapeur d'Algérie s'est éteinte en 1960 à Blida). Pendant ces années de transition les premières ont assuré le transport des voyageurs tandis que le trafic marchandise était encore à la charge des machines à vapeur. Les nouvelles locomotives, de type YZZDN, équipées d'un moteur diesel SULZER, étaient utilisées en couplage dos-à-dos, avec un seul poste de conduite, offrant une double puissance pour remorquer plus facilement les wagons sur cette ligne difficile.



Deux trains transitant par Saïda sont encore dans toutes les mémoires : « l'Inox », train rapide qui mettait près d'une journée pour relier la côte à Colomb-Béchar, et « La Rafale » qui effectuait le même parcours en deux jours.

L'Inox était composé de deux locomotives dos-à-dos et de wagons dont la carrosserie grise avait le même aspect « métallique ». Ces voitures, de 1ère et 2ème classe, en petit nombre, étaient uniquement réservées aux voyageurs.

La Rafale, était un sympathique tortillard baptisé ainsi de manière ironique par nos soldats lors de la guerre d'Indochine à cause de sa lenteur. Deux locomotives dos-à-dos



tractaient des wagons en bois. La plupart servaient au transport des marchandises. Quelques voitures, bruyantes et inconfortables avec leurs banquettes en bois, étaient réservées aux

voyageurs de 1ère, 2ème et 3ème classe. Chaque extrémité du wagon disposait de deux escaliers d'embarquement permettant d'accéder à une petite plateforme limitée par une rambarde métallique, donnant à ces wagons un air de western bien connu des militaires appelés qui empruntaient le train. La Troupe, voyageait dans des wagons à bestiaux dont on avait débarrassé la paille pour éviter les incendies par des mégots mal éteints.

Les gares

Le long de la ligne, les gares étaient des points de fixation des populations, des centres d'échanges économiques, des lieux pittoresques, pleins de vie et de couleurs. Dans ce temps-là, les convois ne circulaient qu'une ou deux fois par semaine. La gare, pour son activité, devenait un centre d'attraction pour la curiosité des habitants du village. L'arrivée du train, jusqu'à son arrêt en gare, se faisait dans un grondement monstrueux associé à la fumée et aux jets de vapeurs qui terrorisaient les enfants et faisaient reculer les adultes. C'était alors un spectacle au cours duquel s'effectuaient, dans une cohue assourdissante et colorée, chargement et déchargement des colis, des marchandises hétéroclites, des sacs de courriers, débarquement et embarquement des voyageurs, européens et indigènes mêlés. Quelques personnes assoiffées et harassées du voyage cherchaient à se désaltérer ou simplement à se dégoûter les jambes. D'autres traînaient, qui des valises, qui des couffins, baluchons et même des poules que des femmes en haïk tenaient par leurs pattes liées et qui rouspétaient à leur manière lorsqu'elles étaient bousculées ou posées au sol sans ménagement. Invariablement, une foule d'amis accompagnants certains voyageurs et de nombreux curieux, venus spécialement, encombraient le quai et participaient au charivari ambiant. Enfin, les coups de sifflet du chef de gare déclenchaient l'agitation du départ, chacun retrouvant sa place, tandis que dans un vacarme assourdissant de grincements de ferraille, des jets de vapeur et des longs sifflements répétés de la locomotive, le train s'ébranlait lentement.



De nombreuses gares jalonnaient la ligne du sud-oranais. Pour les voyageurs venant d'Oran, il y avait une halte obligatoire et relativement longue qui s'imposait à Perrégaux. Cette ville était un centre ferroviaire important où se croisaient la ligne Oran-Alger, à voie normale, et celle qui conduisait à Colomb-Béchar, à voie étroite. Il fallait donc quitter l'une pour l'autre en changeant de gare.

Parmi les villages desservis par le train, il y avait Oued-Taria, Charrier, Franchetti, pour ne citer que ceux qui étaient proches de Saïda. Dans notre ville, l'arrêt durait plus longtemps, sans



La gare de Franchetti.

doute pour des raisons techniques et de changement de personnel. Henri Perez nous rappelle dans son Mémorial que : « L'arrivée du train, le soir à 17h 15, était l'occasion pour les saïdéens de « faire palanca ». En famille, on descendait à la gare, on arpentait les quais, on bavardait, on assistait à l'arrivée du convoi, et lentement on remontait l'avenue et chaque famille regagnait sa demeure. C'était le délassement de fin de journée. »



Après la gare de Saïda, la ligne de chemin de fer s'élevait pour atteindre les hauts plateaux et le train s'arrêtait en gare d'Aïn-El-Hadjar où il attirait la population du village et des environs comme nous l'a conté Paul Ermosilla :

« Dans les années 40 le train Oran-Béchar que nous appelions le "Direct" arrivait à Aïn-El-Hadjar un soir ou peut-être deux par semaine vers 21 ou 22 heures et en été c'était un but de promenade et un point de rencontre des filles et des garçons du village, une sorte de boulevard d'une bonne demi-heure un peu comme "le boulevard" avenue Gambetta à Saïda. La halte était assez longue en gare car la locomotive refaisait le plein d'eau après avoir grimpé la côte de Saïda à d'Aïn-El-Hadjar. Je me souviens qu'il y avait un wagon-bar et le préposé qui commençait à nous connaître nous passait des glaçons que l'on suçait pour nous rafraîchir. A l'époque je descendais à vélo au village, chez ma famille Ortéga ou Hermosilla, et après le souper et le boulevard sur le quai le long du train je remontais à Bou-Rached dans une guérite avec là bénédiction du Chef de gare de l'époque M.Langhette père de mon meilleur ami au village et compagnon de Collège à Ardaillon. Avec les petits bals du Samedi Soir aux cafés Duranseau ou Canalès, le train vers le sud était aussi une distraction pour les jeunes du village, il y a maintenant plus de soixante ans!! ».



Autre gare historique pour notre mémoire, Khalfallah était un centre important pour d'expédition de l'alfa vers le port d'Arzew. La ligne desservait ensuite les gares du Kreider, Méchéria, Aïn-Séfra et enfin Colomb-Béchar.

La protection des trains et les évènements

Lors des évènements, un des buts des terroristes était de s'attaquer à la vie économique, en abattant les lignes téléphoniques, en minant les routes, en détruisant les stocks de marchandises, en incendiant les récoltes ... et en sabotant les chemins de fer afin de paralyser les communications. Pour se protéger, comme nous l'ont rappelé Gerard Agullo et Jean Escobar sur le forum, diverses solutions furent utilisées pour déjouer les attentats : interruption de la circulation des trains pendant la nuit, construction de miradors et de points d'ob-

servation à proximité des ouvrages d'art (ponts, viaducs, tunnels), surveillance des voies par les troupes du secteur, blindage des cabines de conduite protégées des tirs de mitrailleuses lourdes, ouverture de la ligne avant le passage du premier train de la journée par une draine, matériel conçu à l'origine pour le transport d'équipes d'entretien des voies, poussant des wagons plats chargés de sable, de terre ou de blocs de pierre qui, au moment de leur passage faisaient sauter les mines lorsqu'elles n'étaient pas télécommandées. Certains trains, comme La Rafale, avaient aussi en tête deux wagons lestés jouant le même rôle. Ces procédés n'ont pas toujours eu l'efficacité envisagée, malheureusement. C'est ainsi que les cheminots, tant musulmans qu'européens parmi lesquels de nombreux saïdéens, ont payés un lourd tribut lors des actes de sabotages pour avoir trop souvent été confrontés aux dures réalités de la guerre.



La ligne actuelle

Bien après l'indépendance, le transport des voyageurs par le chemin de fer algérien a été quelque peu abandonné dans les années 90, en raison du terrorisme. Ce fut le cas des trains Inox et La Rafale, qui nous étaient bien familiers, au profit de transporteurs routiers assurant la liaison quotidienne entre Oran et Béchar. Quelques années plus tard, avec la construction d'une nouvelle ligne à écartement standard, plus à l'ouest de celle que nous connaissions, donc sans passer par Saïda, le train a retrouvé quotidiennement le chemin de Béchar au grand soulagement des voyageurs. La ligne étroite d'origine ne servirait donc actuellement qu'au transport des marchandises. Est-ce la cause du délabrement des bâtiments de la gare de Saïda, lié au manque d'entretien évident, comme l'ont découvert nos compatriotes lors de leur retour aux sources en 2010 ?

Sources bibliographiques

*Forum privé Saïda Nostalgie, *Echos de Saïda , *Perez Henri « Mémorial de Saïda »

Internet : Giraud Guy : Le train à Colomb Béchar - Mariet Michel : 711ème Cie de Transmissions - Morton Pierre, Le développement des chemins de fer en Algérie - Les trains ...du désert et d'ailleurs... - Les débuts du chemin de fer en Algérie - L'arme du train en Algérie (Historia) - Historique de la Compagnie Franco-Algérienne (Extrait du Livre d'Or de l'Oranie).



Denise Lozano est née à Montpellier en 1946 et de l'Algérie elle n'a aucun souvenir sinon celui d'un très court séjour effectué alors qu'elle n'avait que 15 mois. Et pourtant, dans ses veines coule un sang qui ne renie pas son origine saïdienne...

Depuis 33 ans, elle s'intéresse à la généalogie pour retrouver ses racines. C'est ainsi qu'elle découvre que du côté paternel, à la fin du 19ème siècle, sa famille d'origine espagnole s'installe dans l'Oranie.

Après le décès de sa grand-mère Vivia, son grand-père, François Guirado, se remarie. Le couple exploite alors une ferme près d'Aïn-Balloul puis se réfugie à Saïda lors des événements. Ce sont de grands amis de la famille Jesenberger. Son papa, Alfred Guirado est mobilisé en Algérie pendant la seconde guerre mondiale. Il est ensuite envoyé en Métropole. Il rencontre à Montpellier, où son régiment est cantonné, une charmante demoiselle, Henriette, qu'il épouse. Le couple s'installe définitivement dans cette ville où naît leur fille, Denise.

Pour mieux comprendre ses origines Denise s'inscrit à notre

Amicale. Après des recherches minutieuses, elle découvre sur son arbre généalogique, qu'elle complète au fur et à mesure, sa parenté avec Jean Pierre Diaz dont elle fait la connaissance lors de la réunion régionale de Montpellier en 2014.

En dehors de la généalogie, Denise se passionne pour le « tout petit » et met son talent à construire une crèche provençale. Dès 2005 et à partir de la crèche familiale, elle réalise une première composition de taille encore modeste (1m x 0,60m). Pour cela, elle fait de la récupération de boîtes en carton de tailles et de formes différentes qu'elle découpe, façonne et enduit de plâtre. Les toits en carton ondulé, les portes et les fenêtres sont ensuite peints. Les personnages achetés au fur et à mesure complètent et animent le décor. A force de patience et longueur de temps, elle étoffe sa crèche au cours des années. Dressée à 1m de hauteur sur une table-support, elle occupe dorénavant, en période de Noël, tout un pan de mur sur 3m de longueur et 1,20m de profondeur.

Mise en valeur par un éclairage bien étudié, la crèche provençale de Denise fait la joie et la fierté de sa famille et de ses amis.





LES SAIDÉENS ONT DU TALENT

Témoignage de Raphael Dagens, Appelé en 1958



Je suis né en juillet 1936 dans le département de la Gironde, sur la rive droite de la Garonne, à 15 kilomètres de Bordeaux.

En novembre 1956, j'ai été incorporé dans l'armée de l'Air, ayant pour cela effectué une année de préparation militaire. Je suis de la classe 56/4. Première affectation à Mérignac sur la base aérienne 106, près de Bordeaux.

Ensuite, stage de trois mois dans un entrepôt de l'armée de l'air près de Romorantin dans le Loir et Cher. Au terme de celui-ci, obtention d'un diplôme de « ravitailleur » et reçu à l'examen du peloton n°1 d'élève gradé, avec une moyenne plus que confortable.

Dès lors, mutation sur la base de Mont-de-Marsan à la section « bombardement » où sont stationnés, entre autres, des bombardiers bi-réacteur « Vautour ». Emploi de bureau consistant à gérer et approvisionner les pièces de rechange nécessaires à la maintenance de ces avions.

Travail intéressant, ambiance agréable, auprès de militaires de carrière fort sympathiques, d'autant plus que, outre ma tâche, je fais une partie de la leur. Week-ends assez réguliers dans mon village natal.

Fin février 1958, après seize mois d'armée, intervient un changement radical. En application de la circulaire n° 504 du 22 février 1958, deux contingents de l'armée de l'air, la 56/4 et la 57/1 sont transférés dans l'infanterie et partent en renfort en Algérie.

Quelques jours de permission d'ailleurs écourtés, une série de piqûres (typhus, fièvre jaune...) et regroupement à Toulouse pour transfert vers Port-Vendres. Embarquement le 2 mars sur l'El Mansour ; arrivée à Oran le 4 mars 1958, après un voyage mouvementé dû à l'état de la mer, à fond de cale ou dans l'entrepont, ce qui est mon cas mais ne m'empêche pas d'avoir le mal de mer dans les dernières heures de la traversée. Nous débarquons à Oran le 4 mars. Le lendemain, toujours en tenue d'aviateurs, nantis d'un fusil Garant et d'un chargeur de huit cartouches, nous prenons le « rapide » en direction du sud.

Affectation à Saïda, au 8ème régiment d'infanterie motorisée (8ème RIM).

Dans ces wagons d'un autre âge, le nôtre précédant le fourgon blindé, nous sommes un petit nombre issus de Mont-de-Marsan. Le paysage se déroule devant nos yeux quand survient un sous-officier excité, hurlant pour que l'on tire le signal d'alarme. Par malchance, il n'y en a pas. Complètement affolé, il progresse vers la tête du convoi, sans succès. Afin de faire stopper le train, les gars de l'escorte font feu de toutes leurs armes. Mais plus ils tirent, plus le train accélère, les mécaniciens croyant à une attaque. Enfin, à Nazereg, le convoi stoppe. Un homme saute du fourgon blindé. Assis sur la plateforme, les jambes à l'extérieur,



il avait posé son fusil à côté de lui. A la longue, avec les cahots, l'arme a glissé.

Quelqu'un lui tend un bidon et il part, seul dans le crépuscule, désarmé, remontant la voie, à la recherche de son fusil. Nous ne connaissons pas la suite.

Enfin nous stoppons à la gare de Saïda où un véhicule nous attend. Nous sommes une dizaine, logés sous une tente. Le lendemain, nous touchons notre nouveau paquetage. Ce sont en partie des vêtements de récupération, entre autres une capote (pas de veste matelassée), godillots cloutés (pas de rangers), pataugas, tenues de combat... sans oublier l'indispensable ceinture de flanelle, qui par la suite nous servira de chèche. Les nuits sont froides sous la tente, aussi utilisons-nous au maximum notre nouvel équipement.



Le 8 mars, nous sommes plusieurs affectés à l'EEAC (escadron d'éclairage anti-chars) du 8ème RIM, alors que d'autres partent dans ses différentes compagnies, en poste à quelques kilo-

mètres de Saïda, dans d'anciennes fermes plus ou moins fortifiées.

Nous sommes logés au « Camp baraqué », à l'extérieur de la ville, mitoyen avec le cimetière juif et tout près de la Redoute qui abrite la légion étrangère.

Je fais partie du 2ème peloton, deux autres sont au 1er peloton et les quatre ou cinq derniers au peloton blindé. Je ne suis plus de la classe 56/4 aviation mais désormais de la 56/2 B (armée de terre). Le lendemain, je suis bien entendu de garde ; le surlendemain, 10 mars 1958, je participe à ma première opération.

Chaque peloton dont l'effectif équivaut à une section comprend deux « groupes portés » sur Dodge 6X6 et des Jeep équipées d'un poste de radio longue portée et d'une mitrailleuse de 30. Je suis affecté sur l'un des Dodge. Nous y sommes assis les pieds à l'extérieur de la caisse, reposant sur une planche dite « débarquement rapide » suspendue à la carrosserie. Ce moyen nous permettant de « gicler » directement sur les bas côtés de la route si besoin. Le « Bahut » roule débâché, mais les arceaux de bois sont restés en place et nous permettent de nous cramponner, surtout dans les virages serrés, pour éviter d'être éjectés. Nous allons, paraît-il, dans le secteur de Tiffrit. La nuit est d'encre et nous roulons tous feux éteints. Des half-tracks du peloton blindé sont intercalés dans le dispositif. Hier il a plu et, dans la montagne, les véhicules menacent sans cesse de s'embourber. Nous dépassons une compagnie qui « crapahute » traînant avec elle quelques individus en loques. L'un d'eux transporte le « poste 300 », serré de près par le radio accroché à son « bigo ». Dans la matinée, nous avançons à notre tour à pied sur la pente d'un piton. La fusillade a débuté alors que nous étions à mi-hauteur. Je marchais à dix pas du tireur au fusil mitrailleur, courbé moi-même sous le poids d'une lourde musette de chargeurs. Les éclaireurs allaient vite, équipés d'un armement léger. Pour nous, c'était plus pénible. Ce fut un coup de feu, puis un autre, la rafale rageuse d'une Mat 49.

Arrêtés, nous écoutons. Cela vient du talweg là-bas à 400 mètres environ.

Une rafale de FM qui n'en finit pas. Le chargeur a dû y

Groupe porté se préparant un jus près de Luciani décembre 1958.



passer. Le bruit s o u r d d ' u n e grenade et une fusillade ininterrompue d'armes diverses, ponctuée

d'éclatements de grenades et d'obus de mortiers. Nous reprenons la progression. Là-bas, ça tire toujours par salves plus ou moins fournies. Cela dure depuis vingt minutes. Encore un coup de feu, une rafale, puis le silence. Le sommet est atteint et nous prenons position. Soudain, en face, sur la pente, un groupe d'hommes apparaît. Amis ou ennemis ? On se planque. Ils approchent. Ils nous ont vus. Ils agitent des foulards jaunes, la couleur du jour. L'un d'eux agite un foulard rouge. Est-ce un piège ? En bas, les autres se sont arrêtés, indécis. Ils repartent. Le lieutenant hurle : « *Quelle compagnie ?* » L'un d'eux répond : « *la cinq* ». Ce sont des amis. Ils montent vers nous. Les pauvres gars sont exténués. Ils font partie de la compagnie qui a accroché tout à l'heure. Ils sont neuf. Ce sont les seuls survivants. Ils ont été encerclés par environ 300 rebelles. Cela a été terrible. Les fells montaient à l'assaut en hurlant. Pris de tous les côtés, ils se sont battus au corps à corps. Le capitaine a été tué presque aussitôt, ainsi que la plupart de leurs copains. Cela tirait de partout. S'étant allégés au maximum, ils ont réussi à se replier et depuis ils courent, cherchant à échapper à la mort.

Ils se laissent tomber parmi les rochers, abrutis, perdus dans leurs pensées, s'abandonnant au cauchemar qu'ils viennent de vivre.

Plus tard, avec l'appui de la légion, les hélicoptères iront sur les lieux de l'accrochage. Ils ramèneront 10 morts et autant de blessés parmi les nôtres. Une dizaine d'hommes sont également portés disparus. L'effectif d'une section est anéanti. Cela commence bien ! Les fellagas ont disparu !



Des appelés du Sud-Ouest

Deux jours plus tard, rentrés à Saïda, quelques « aviateurs » arrivant du Maroc viendront renforcer notre effectif. Sur le quai de la gare, ils découvrent 10 cercueils prêts à être rapatriés sur Oran, gardés par un piquet d'honneur. Ainsi débute la seconde partie de mon service militaire.

Désormais, notre quotidien sera composé d'opérations, ouvertures de routes, patrouilles, embuscades, bouclages, escortes de convois. Quelques sorties sanglantes, d'autres, fort heureusement, qui le sont moins. Beaucoup de nuits à la belle étoile mais j'ai été habitué au camping dès mon plus jeune âge.

Mais aussi des moments de détente à Saïda entre deux opérations. Natation à la piscine municipale, bal en ce lieu le

dimanche après-midi, si nous sommes de repos, ce qui est rare. Quelquefois, le soir, en quartier libre, repas entre copains au restaurant « L'oasis ». Bal exceptionnel le soir du 14 juillet 1958, sur la place de la mairie, sous la protection de la légion étrangère. Quelques séances de cinéma, la plupart du temps écourtées par l'intrusion d'un gradé de l'Escadron, rappelant ses troupes de toute urgence pour une nouvelle mission. Pour ma part, quelques promenades solitaires sur les bords de l'oued Saïda au bas de notre camp. Evocation au passage, des grottes où parfois Aïcha et Zhora apportent un peu de réconfort à quelques uns de mes copains. Etreinte rapide, sur place, peu onéreuse, mais risquée compte tenu des conditions d'hygiène que seul l'oued peut apporter. Plus sûrement, d'autres préfèrent les prestations en ville des petites pensionnaires du 16 Rue Parmentier. Les « Guerriers », faute de repos, ont besoin de tendresse.

Je me suis très vite adapté à ma nouvelle vie et y ai pris goût. Pour moi, c'était « L'aventure ». On lance une opération alors que je suis de garde au cantonnement. Je me fais remplacer pour suivre mon groupe. On demande un volontaire pour conduire une patrouille ? Un « éclaireur de pointe » ? Ce sera moi !

Pratiquement chaque jour sur le pied de guerre, le djebel autour de Saïda n'a plus de secret pour nous.

Au nord : Nazereg, les Eaux-Chaudes, Franchetti, Charrier, Oued Taria.

A l'est : Sidi Mimoun, Balloul, Tiffrit, Dominique Luciani, Frenda.

Au sud : Ain-El-Hadjar, Krafallah, Ain Skrouna et j'en passe...

Le 30 décembre 1958, j'apprends que je suis libérable avec un mois d'avance grâce à ma préparation militaire, et je prends le train pour Oran. Adieu Saïda ! Je ne t'oublierai pas !

Retour sur la ville de Tunis, Marseille, Bordeaux, puis mon village girondin. Je retrouve ma famille, ma fiancée que j'épouserai deux mois plus tard.

J'obtiens rapidement un emploi, modeste au départ mais qui, au fil des années, s'améliore régulièrement, jusqu'à l'âge de la retraite, au terme d'une carrière plus qu'honorable dans l'industrie.

Je n'ai pas oublié mon séjour à Saïda, loin de là et en ai fait profiter, au fil du temps, tous ceux qui ont bien voulu écouter mes souvenirs.

En février 1999, grâce à un avis de recherche lancé dans la « Voix du combattant », le journal de l'UNC, j'ai retrouvé la majorité des anciens de mon peloton. Dès lors, chaque année, durant un week-end de juin, nous fêtons nos retrouvailles.



De gauche à droite : Pierrot Cahuzac- Petit-Louis Caussin-Auguste Cesbron- Michel Jouan- Marcel Marchand, Au fond, les épouses : Mado-Denise-Odile-Annick- Rolande-Dorie

Voici, résumée, l'épopée militaire d'un appelé, comme tant d'autres, en Algérie.

Retour au pays (en 1977)

par Paul Duteil.



Mais d'où venait cette force que je sentais monter en moi lorsque, campé fièrement au pied du panneau indiquant «Saïda» en lettres noires sur fond blanc, je posais pour l'objectif du photographe immortalisant ce moment si attendu du retour au pays ?

Ce sentiment de tout connaître par avance de ce qui m'entourait, comme lorsque, pensionnaire et après trois mois d'absence, je retrouvais, le nid chaud et douillet des bras maternels. Aucun obstacle, aucun danger, que je ne devinai avant même de l'avoir perçu. Un état de grâce, d'invulnérabilité qui procédait de la certitude que rien ne pouvait m'arriver dans ces lieux dont je reconnaisais, malgré les bouleversements récents, la trame qui avait fait de l'enfant que j'avais été, l'homme que j'étais devenu.

Je croisais une forêt d'immeubles qui défilait devant la vitre de mon auto et je voyais comme par transparence cette maison isolée, que l'on disait hantée, au bord de la voie ferrée sur la route de Nazereg.

J'apercevais le chapiteau du cirque Amar se détacher sur le ciel au-dessus de ces constructions nouvelles à hauteur de la Station Galand. Je distinguais même le rugissement, dans le brouhaha de la circulation, des tigres et des lions qui allaient et venaient dans leurs cages. Au fil des minutes, comme j'approchais du cœur de la vieille ville, ma vision devenait plus précise. Devant la maison de mon enfance, je mesurais soudain combien mon esprit, par le manque et la frustration, en avait faussé l'échelle. «*Mon Dieu, comment avons nous pu vivre dans une maison si petite ?!*»

Tout à mes réflexions, j'ouvrais tout grand mes sens et m'imprégnais des odeurs, des couleurs, des lumières et des sons. Mon cerveau, inconsciemment, remontait à la surface parmi toutes ces sensations, celles qui me ramenaient brutalement 20 ans en arrière, les seules que j'étais venu chercher. Soudain, je sentis une petite main qui tirait le bas de ma veste, je me retournais et vis une petite fille noire qui, étonnée de son audace se ravisait déjà. Elle s'apprêtait à s'éloigner en courant lorsque je l'arrêtais et lui dit, prenant un air de magicien, «*Toi tu es la fille Zitouni !*» Son visage s'éclaira aussitôt «*Zitouni... Zitouni...*» fit-elle en acquiesçant. «*Où est ta mère ?*» lui dis-je en arabe. Elle partit en courant, s'engouffrant dans une porte toute proche. En sortit une femme au teint sombre dont le visage s'illumina aussitôt d'un large sourire. «*Paulo !*». Mais comment diable avait-elle pu me reconnaître ? Elle avait quitté un adolescent et se retrouvait face à un quadragénaire.

«*Madame Duteil, regardez mon front, cette cicatrice, c'est votre mari, une pierre dans une boule de neige !...*»

Nous poursuivîmes notre marche et nous voici avenue Gambetta sur le chemin de l'école. Je fis une halte comme jadis et levais les yeux vers la cheminée de la villa Carafang. Les cigognes étaient toujours là. Combien de générations de cigognes s'étaient succédées depuis ces jours où, appuyé sur la grille de la villa Chabaud, je demeurais des heures à observer leurs allées et venues. Noyé dans mes réflexions sur la



permanence des choses, je m'assis sur le sol près du déversoir d'un chêneau et instinctivement je glissais deux doigts dans l'ouverture à la recherche inutile de noyaux d'abricot. Un peu gêné, je souris à ma femme qui m'observait complaisamment du coin de l'œil. Je savais qu'elle réalisait ce que ce voyage représentait pour moi... combien je l'avais voulu, espéré. Elle savait que je l'avais envisagé comme une vieille dette que je devais à mon passé, comme un second souffle à réunir avant d'entamer nos vieux jours, un vieux compte à solder, une boucle qu'il fallait nécessairement refermer et je lui en étais reconnaissant.

Plus avant, ma route croisa celle d'un petit garçon hirsute, aux genoux écorchés, appuyé au tronc d'un mûrier de l'avenue, timide et rougissant, un peu honteux de son aspect, mais fier et tout à l'idée de se jeter bientôt dans les bras de son père qui sortait de l'immeuble de la Compagnie Algérienne. Ses yeux brillaient de cette impatience contenue



et son regard un instant se mêla au mien. Une onde parcourut mes veines et je ressentis comme jamais la chaude présence de mon père. Je vis sa silhouette un peu voûtée, son regard volontiers «canaille», émerger de l'immeuble, l'éternelle cigarette au bec, un sourire au coin des lèvres qui prolongeait le trait d'humour qu'il venait d'échanger avec ses collègues. Mais déjà un vieil homme sur le pas de son échoppe me saluait de la main. Je reconnus Monsieur Kies, le droguiste, prévenu on ne sait comment de ma présence dans le quartier, qui m'entraînait à l'intérieur de son magasin aux rayons dégarnis. Il me questionnait sur la santé d'un tel ou d'un autre Saïdéen. Il manifestait tellement d'enthousiasme, tellement d'impatience d'effacer ainsi 20 ans de séparation avec l'ancien monde que cela en était émouvant. Je le quittais enfin en lui souhaitant longue vie et en lui promettant de saluer pour lui les anciens de Saïda dès mon retour en France.

Je n'avais pas encore franchi la ligne reliant «La Princièr» et «Buen Gusto» que déjà le sentiment d'un crescendo qui s'emballait me gagnait. Vers quelle émotion nouvelle me guidaient mes pas ? Je ralentissais volontairement l'allure comme pour retarder encore ce moment que je sentais inélectable, comme pour mieux goûter le calme qui précédait cette tempête intérieure qui se dessinait et qui ne manquerait pas de me submerger.

Une rumeur nous accompagnait depuis quelques instants, des visages inconnus que nous croisions nous souriaient discrètement de l'air entendu de vieilles connaissances.

Parfois j'entendais, sans distinguer leur auteur, une expression en Arabe : «*aiwa Paulo djei*». Ainsi, moi qui pensais voyager incognito, dans cette ville qui n'était plus la mienne depuis si longtemps, qui pensais être devenu un étranger aux yeux de tous, on me reconnaissait malgré le temps, comme si les stigmates du «Saïdani» étaient toujours visibles. Paradoxalement, cette situation me gênait en ce qu'elle induisait de perte de



Devant le théâtre, la rue du 11 novembre qui mène aux Castors

contrôle. Je venais de réaliser que je ne maîtrisais plus rien depuis l'instant où j'avais posé le pied près de ce panneau indicateur, à l'entrée de la ville. Je ne pouvais plus me réfugier derrière le statut d'étranger et contempler ainsi les choses avec plus de distance. Aussi, me laissais-je gagner par ce doux sentiment d'appartenance que j'avais jusqu'ici vainement voulu garder à distance.

Près du théâtre, j'eus une pensée pour Céline Ortéga, mon amie Céline en compagnie de qui j'aurais bien aimé partager aussi ces instants si particuliers. Je saluais instinctivement un groupe de gamins qui jouaient au foot devant la maison Marin comme si je les connaissais depuis toujours.

Me voilà conduit au terme de mon voyage. Je marchais depuis quelques minutes sans vraiment reconnaître le quartier que je traversais, tant les choses avaient été bouleversées depuis 20 ans. Je remarquais qu'autour de nous s'était formée progressivement une troupe composée en majorité d'enfants qui nous accompagnaient sans nous gêner le moins du monde; ils se tenaient à quelques mètres de nous, s'arrêtaient quand nous nous arrêtons, marchaient quand nous nous déplaçons. C'est à ce moment là précisément que je le vis, fendre cette foule pour parvenir jusqu'à nous. Il se jeta dans mes bras et ma vue se brouilla soudain. Je ne pouvais articuler aucun son sinon prononcer son prénom, la gorge serrée : «*Aïssa, Aïssa*» à l'infini. Nous demeurions ainsi enlacés, le cœur broyé d'émotion, incapables de pouvoir prononcer autre chose que nos prénoms respectifs. Des images de mon enfance m'apparurent : Je me voyais sur le plateau derrière son fourgon bâché, tiré par son cheval gris, parcourant les rues de Saïda, de maison en maison. Nous livrions le lait des vaches de la ferme David où Aïssa était employé. Je puisais au moyen d'une mesure à long manche dans les gros bidons de fer blanc le liquide nourricier que je déversais soigneusement, sans en perdre une goutte, comme il me l'avait appris, dans les récipients que me tendaient les ménagères.

Autour de nous les enfants criaient, des youyous parvenaient jusqu'à nous des maisons voisines. Aïssa m'entraînait vers l'une d'elle sur le pas de laquelle m'attendait celle pour qui j'avais fait tout ce chemin : Fatma, ma chère Fatma, Fatma ma seconde mère. Le visage inondé de larmes, elle me serra contre elle, me prit entre deux doigts quelques cheveux et me dit avec douceur «*Paulo, mon fils, comme tu as vieilli*». Je reçus ces mots, bien qu'ils fussent affectueux dans sa bouche, comme le reproche d'avoir vécu si longtemps loin d'elle et je me revoyais enfant quand elle préparait son repas familial. Ses gestes précis lorsqu'elle roulait la graine de semoule ou quand elle pétrissait ces pains berbères dont j'étais si friand. La fête dura deux jours et quand il fallut songer au retour en France, je gardais sa main

dans la mienne comme pour m'imprégner d'elle et l'emporter un peu avec moi.

Je refusais de me retourner, quand notre voiture s'éloignait sur la longue route de Bel-Abbés, pour ne pas les voir nous saluer encore de la main, près de ce petit marabout tout blanc alors que nous étions déjà parvenus à l'orée de la forêt.

L'orient au coeur

par Catherine Aguado

Comme tous les Français d'Algérie, j'ai fait de ma ville natale mon essentiel et pendant longtemps je n'arrivais pas à organiser ma vie de façon pragmatique. L'improbable était mon ordinaire. Ma famille et moi-même avons survécu à l'expérience de la barbarie. Il a fallu mettre à la corbeille rancunes et autres actes manqués, même si on a du mal à repartir après un «flop». On perd nos repères, le besoin de prévoir un avenir incertain...



Épicerie et Maison Aguado (juillet 2017).

Plus que les autres membres de ma famille, ma grande sœur Danièle Aguado coiffeuse, était terrassée en rentrant, tellement de galères derrière soi pendant la guerre, un sac si lourd l'empêchait d'avancer. Les histoires du passé lui collaient à la peau comme un morceau de glue. Mon père, Michel Aguado pourtant né en Algérie, était ravi de vivre en France métropolitaine, enfin un heureux, il ne s'est jamais retourné, quelle force! Il a seulement gardé cette légendaire nonchalance de l'orientalisme. La belle ville de Nice, exceptionnelle, luxuriante, m'a rendu heureuse, la jeunesse, le mariage, mes enfants Audrey et Peter, m'ont fait reprendre le dessus et «exit» Saïda, surtout que sous mon bras il y avait devinez qui ? ma nounou rentrée également en France. J'ai donc quitté l'Algérie physiquement, sentimentalement, géographiquement.

En gros je l'ai «zappé» de ma vie pendant la moitié de mon existence, mais je me réveille un matin «l'Orient au cœur»... le retour aux émotions... le mal de terre... une puissance émotionnelle féroce et en 1994 je retourne trois fois à Saïda et là, c'est «l'itinéraire d'une enfant gâtée» comme je vous l'ai expliqué dans «la mémoire intranquille». Cela fait un peu vieux jeu, un peu cliché, tout devient fantomatique... En arrivant à Saïda, je me suis retrouvée étrangère, mais pas rejetée, inférieure en nombre, mais pas menacée, de race et famille génétique différentes, mais acceptée en silence par les habitants des lieux dont quelques-uns marquaient leur sympathie envers moi.

J'arrête là mon discours, en espérant avoir encore dévoilé des secrets enfouis...

Ma rencontre avec les Saïdéens

par Roger Alfonsi

Un certain jour de 1953, succédant à un collègue affecté sur un autre secteur du département, je partais à la découverte des hauts plateaux, comme on disait alors, et de Saïda.

Arrivé en matinée, et sur les conseils de mon prédécesseur, je débarquais chez Diégo, oui Diégo Ségura le forgeron tellement connu qu'il en était devenu transparent, ensuite chez les frères Bensadoun hôteliers-restaurateurs immanquables. Au demeurant une arrivée banale, rien qui distingue cette petite ville d'une autre, sinon son âme, celle qu'il faut découvrir, pas d'un coup non, au fil du temps, et du temps il en faut car là-haut il faut trimer dur pour s'accomplir, se faire comprendre surtout.

Diégo, mon mentor, peu disert mais figure locale s'il en est, n'était pas le Jean Marais du cru. Sa forge, toute en long, s'ouvrait sur le Boulevard Besombes, je crois, et sur l'immense cour du père Juan, là où précisément se cerclaient les roues de chariots, noircie par les années, bruisante d'activités des martèlements sur l'enclume, des senteurs de sabots d'équins en cours de ferrage, des interpellations, des chansons, bref la vie, la vie d'autrefois. Oui, Diégo a été pour moi la révélation d'un métier qui m'était inconnu, sinon qu'au travers de descriptions littéraires.



Les frères Bensadoun, c'était l'ONU en miniature. Les petits et même très petits fonctionnaires, débutants dans la fonction publique et affectés dans la région, y prenaient pension, pour pas cher bien sûr. Je me mêlais volontiers à ce petit monde venu d'Oran pour la plupart et partageais au moins deux fois par semaine le plantureux couscous, langue à la salsa de tomates ou fritas aux côtelettes d'agneau. L'hôtel était propre et "bienveillant". Mes collègues mécanos adoraient beaucoup venir à Saïda et être hébergés chez les Bensadoun, pourquoi...?

Diégo m'a beaucoup marqué mais que dire de papa Kaufmann, le chantre de la peugeotiste (ça existe...?) bonhomie éternelle, bougon parfois mais un cœur gros comme ça, de Roger Catroux, un peu mon ami, mais tremplin de la modernité dans les techniques agricoles, de papa Pellegrin, attentif aux audaces de Laurent, lui mon ami, plus là mais toujours présent dans mes souvenirs.

Garcia, lui, m'avait accordé sa confiance et acquis une John Deere. Georges David ? Qui savait qu'il était licencié

en droit et se destinait à la magistrature ? Peu communicatif, il savait faire son vin et le vendre aux Suisses, qui le savait...? Fufute quand même il savait conjuguer le droit, la terre et le profit : j'ai acheté une ou deux bouteilles mais le (censuré) ne m'en a jamais offerte une seule...

Sous silence, prescription oblige, un ou deux dits "colons", circulant en tire américaine, ou 15 x 6 Citroën, n'étaient pas très réglo sur leurs engagements, traites impayées, contentieux etc. Ben voui c'est encore une expérience saïdienne, pas des meilleures du reste.

Comment ne pas évoquer plus haut, plus loin, Kralfallah et les étonnements lors de la mise en route chez le caïd du coin d'un tarare ou d'un moulin Hunt avec son moteur Bernard pour moudre le grain chichement glané, quand les sauterelles, gangas, calandres et compagnie le permettaient.

Saïda, c'était aussi pour moi les démolisseurs de rochers pour faire pousser l'orge, le blé, Berthelot et les frères Quehon, la générosité dans le labeur, les autres bien sûr, la liste n'est pas exhaustive.

Un jour quand je les retrouverai là-haut ou en bas...? On en rira et si Diego me reconnaît, nous irons encore aux calandres.

Ohé les saïdéens, est-ce que vous vous en souvenez...? Moi oui. Et ce n'était pas le paradis, simplement l'authenticité.

Mon ami Diego

par Roger Alfonsi

C'était en 1953, et je venais d'étreindre mes nouvelles fonctions de Voyageur. En fait, il s'agissait au sein de la Compagnie Algérienne de Tracteurs importatrice des tracteurs Caterpillar, des moissonneuses batteuses et autres matériels aratoires John Deere, et bien d'autres engins de marques diverses, de vendre ces matériels à partir d'un relais local. A Saïda, boulevard Besombes, je venais donc me présenter à l'agent local que j'avais déjà vu quelquefois à Oran lors de ses déplacements, pour régler des affaires, pour l'achat de pièces détachées etc



M. Ségura, c'est de lui qu'il s'agit, n'était plus celui que je voyais quelques fois à la C.A.T, vêtu sobrement, cas-

quette vissée sur le crâne, le vrai Hidalgo débarqué de son Saïda natal. J'avais devant moi un artisan forgeron, vêtu d'un bleu de travail, la casquette bien sûr mais celle-là était cirée par la suie de la forge, la graisse des essieux de roues; elle avait été jadis de couleur grise mais ça devait déjà remonter à quelques temps. M. Ségura m'avait tout de suite mis à l'aise, dorénavant je devais l'appeler Diego, c'était plus simple et convivial. Il m'avait dit être né dans la ferme de M. Génolini et sa maman, qui avait été femme de service dans cette famille, vivait encore.

Diego donc était avant tout forgeron. Il fabriquait aussi des charrues, rabattait les socs, procédait à des modifications, à la demande de sa clientèle, mais son activité principale était la fabrication de charrettes, celles qui étaient couramment utilisées dans le monde agricole et en particulier auprès de propriétaires indigènes; atelages impressionnants constitués de mulets, surtout lorsqu'ils transportaient les bottes de paille ou les sacs de céréales à la meunerie. Diego était un maître dans sa spécialité; il n'avait pas de CAP mais son savoir-faire il l'avait acquis comme apprenti, sur le tas comme on dit. Les murs de la forge au demeurant très vaste dans l'immeuble et cour de M. Juan étaient comme toutes les forges noircis, mais il y avait suspendus des gabarits précisément ceux utilisés pour la fabrication des charrettes; il suffisait donc de sélectionner le modèle approprié à la commande.



La scie à ruban était l'outil très employé pour donner forme à l'ossature, en l'occurrence les brancards qui avaient une forme légèrement arquée, la suite était constituée de traverses avec ridelles évasées. La partie charronnage était de loin celle qui me fascinait le plus. Diego s'approvisionnait en moyeux, rayons en bois mais je ne sais trop chez qui; je savais qu'il allait chercher les colis à l'arrivée des Cars Ruffié qui desservaient la ligne Oran-Saïda. A l'intérieur de la forge Diego en personne procédait au montage des

rayons non sans les avoir ajustés avec une serpette, un rabot et ensuite il emboîtait les arcs de cercles qu'il lui fallait aussi ajuster car découpés aussi par ses soins avec la scie circulaire. Le cerclage était à lui seul un spectacle; dans la cour de M. Juan, les compagnons de Diego avaient disposé un brasero en forme de cercle pour accueillir le bandage métallique. Ce dernier porté au rouge, était ensuite soulevé par trois ou quatre compagnons à l'aide de perches métalliques et, avec précautions, placé sur la roue qui se tenait à proximité.



Le contact du bandage sur le bois provoquait de multiples départs de feux et de fumée tandis que le personnel déversait des seaux d'eau sur l'ensemble. Il fallait à partir de cet instant, à l'aide de grosses masses, cercler la roue et une coordination était de rigueur. Après le cerclage Diego procédait au montage de roulements à l'intérieur du moyeu, mais cette technique était récente me disait-il, car peu de temps auparavant on y plaçait une bague en bronze usinée dans le vieux tour qui se trouvait face à l'entrée de la forge. Comme un Meccano la charrette avait pris forme; il restait à son propriétaire le soin de la peindre ou pas, mais la plupart du temps, par économie sans doute, ce véhicule restait tel qu'il avait été construit.

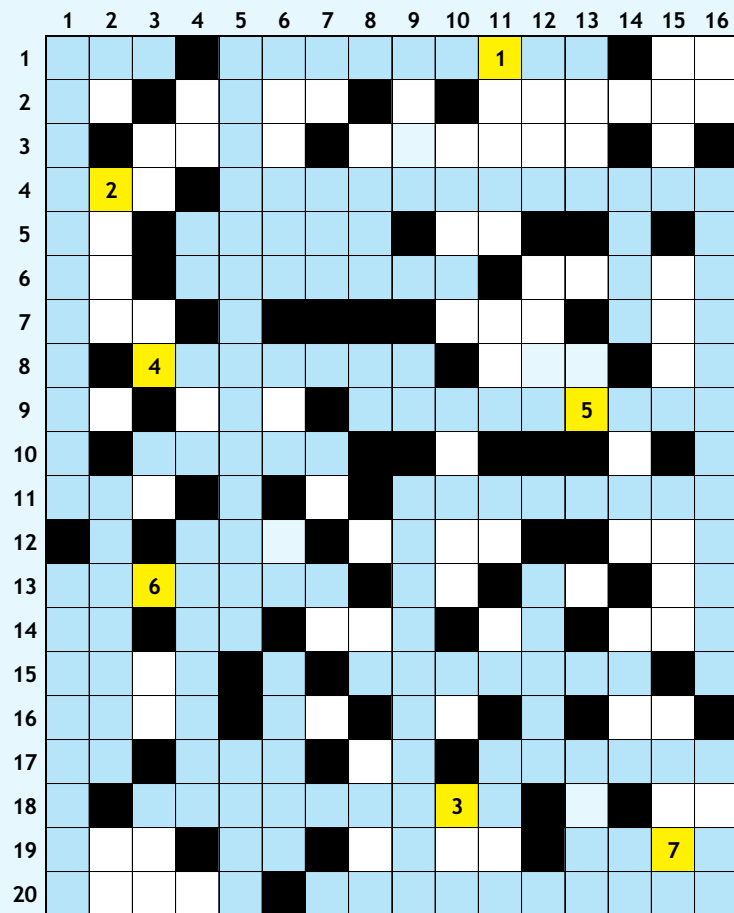
La prise en charge de la charrette, par son propriétaire ne donnait pas lieu, hélas, à des manifestations particulières, sinon qu'elle s'accompagnait de longues palabres en arabe, que Diego parlait aussi couramment ou mieux que le français ou l'espagnol, au sujet du paiement car Diego ne pouvait faire autrement que consentir du crédit. Faire crédit était une obligation; on ne réglait ses achats qu'après la récolte ou la vente de moutons. Pas de traites non plus, Diego notait sur un calepin, aussi ciré que sa casquette, les versements; c'était en somme quelque chose comme les achats que faisaient nos mamans chez l'épicier.



C'est déjà tellement loin tout ça et Diego n'est plus là non plus, mais quelque chose me dit qu'il doit bien y avoir encore quelque part aux Maalifs, ou ailleurs, des charrettes «Made in Diego».



Les fleurs, par Jean-Pierre



Horizontalement

1 -Fleur symbole de pureté. -Renoncule commune à fleur jaune. -La sienne. 2 -Fleuve côtier du Pas de Calais. -Repose, roupille. -Lieux de refuge, de retraite. 3 -A ..., sans avoir rien mangé ni bu. -A qui l'on doit un respect absolu, sainte. 4 -Petit, il danse à l'opéra. -Petite fleur d'un rouge très vif à l'origine de son nom. 5 -Quatre romain. -Plante ornementale de la famille des cannabacées à fleurs rouges. -Le plus fort à la bataille. 6 -Au cœur du sein. -Plante rampante ou grimpante à fleurs souvent blanches, en corolle ayant une forme d'entonnoir. -Aliment liquide, potage. 7 -Revenu de Solidarité Active. -Société Civile Immobilière. -Opposé à dur. 8 -Plante à fleurs bleues, ou violacées, très odorantes. -Enleva. -Pronom personnel masculin. 9 -Métal d'alliance. -Avion chasseur soviétique. -Narcisse printanier à fleurs jaunes. 10 -Arbustes à fleurs blanches ou violettes très odorantes. 11 -Saison chaude. -Herbe ornementale grimpante, aux feuilles rondes et aux belles fleurs orangées aux teintes dégradées. 12 -Qualifie des produits naturels sans pesticides ni engrais de synthèse. -Céréale cultivée pour son fourrage et son grain. -Passage en montagne. 13 -Belle iridacée vivace aux feuilles étroites et pointues et grandes fleurs décoratives en épis simples. -Fin de soirée. -Doublé, ce fut un succès de Pierre Perret. -Au cœur du lion. 14 -Article espagnol. -Sentier de Grande Randonnée. -Part qui revient lors d'un partage. -Constante du cercle. -Touffu, épais, serré. 15 -Organe de filtration. -Plante ornementale connue pour son feuillage et ses fleurs blanches ou très colorées. 16 -Véhicule. -Soldat américain. -Finit tous les jours de la semaine sauf le dimanche. -Est en anglais. 17 -Phase lunaire. -Refusa d'admettre. -Id Est. -Arbuste aux fleurs très odorantes et capiteuses, blanches, jaunes ou rougeâtres, cultivé pour l'ornementation et la parfumerie. 18 -Herbe vivace, aux fleurs bleues et aux pétales soudés, dont le nom a été donné aux contractuelles de la police. -Au cœur du lait. 19 -Jeu de cartes ou unité italienne. -En fin de vie. -Associé à ball c'est un sport bien connu. -La reine des fleurs. 20 -Qui est issu de deux personnes d'origine ethnique différente. -Pa-vot.

Verticalement

1 -Arbuste à fleurs ornementales roses, rouges ou blanches, connu pour sa toxicité. -Plante ornementale, à fleurs blanches, roses ou rouges, agrément des balcons. 2 -...bon banania ! -Opinion, point de vue que l'on donne volontiers. -Arbre dont les fleurs sont utilisées en infusions pour leur effet tranquillisant. -Arrivé parmi nous. 3 -Journal Télévisé. -...Capone ? -Bande de tissu ou de tapisserie. -Au bout du lit. -A la fortune du ... 4 -Protège le doigt de la couturière. -Symbole du chlore. -Le petit vaut très cher. -Liane grimpante cultivée à des fins ornementales pour ses fleurs en trompette de couleur orangée. 5 - Plante grimpante ornementale à feuilles persistantes et à fleurs rose violacé. -Fleur que nous avons aussi à l'œil. 6 -Décorons, parons. -Officier de l'armée turque ou chef supérieur au caïd en Alger. -Offre le choix. -Grande plante, appelée également Aloès, fleurissant la dernière année de sa vie. 7 -Ancien do. -Page des titres. -La sienne. -Se prononcent y en espagnol. 8 -Etoile du cinéma. -Disc-jockey. -Fleuve de Sibérie. -Mot abrégé pour désigner une nouvelle, un renseignement, une documentation... 9 -Oter à l'imparfait du subjonctif. -Cardinaux opposés. - Cette plante décorative (en trois mots) doit son nom à ses fleurs ressemblant à l'attribut de la tête des gallinacés mâles. 10 -Autre façon de dire ici même. -Il apporte la pluie. -Soldat américain. -Répété pour faire peur. 11 -Armes de défense des guêpes et des abeilles. -Le maître de la basse-cour. -Saint des Pyrénées. -Fleuve d'Italie. -Lancé, propulsé. 12 -Crue, grivoise. -Toujours précédé de in pour préciser un lieu où quelque chose se trouve. -Fleur originaire d'Amérique, jaune-orangé à disque noir. 13 -Rire au présent du subjonctif, 2ème personne. -Mammifère paresseux. -Robe indienne. 14 -Plante à feuilles sagittées et à fleurs en forme de cornet blanc. -Opposé à religieux. -Mammifère ruminant cervidé à robe tachetée de blanc. -Langue du midi. 15 -Organe mammaire. -Il pousse sur la peau des mammifères. -Couleur très sombre. -De bas en haut, tentais, se permettais. 16 -Un au poker. -Muflier (trois mots). - Refus soviétique.

?

JEU
CONCOURS

Pour la première fois, nous organisons un jeu concours basé sur les mots croisés. Il consiste à découvrir un mot en utilisant les lettres trouvées dans les cases numérotées et de l'adresser à l'attention de Jean-Pierre Diaz - Echo de Saïda - 3 rue des Aphyllanthes 34790 GRABELS ou par mail à echodesaïda@gmail.com Le premier ayant répondu recevra, au choix, l'un des ouvrages édités par l'Amicale des Saïdéens.

Découvrez le mot qui se cache!

1	2	3	4	5	6	7

Dans le précédent numéro, nous vous avons présenté un coffret comprenant les deux DVD réalisés par l'Amicale en 2003 et 2007 sur « Saïda d'hier et d'aujourd'hui ». Nous renouvelons cette annonce parce que nous pensons qu'en cette période de fêtes marquée par le partage et les échanges, c'est l'occasion de faire découvrir ce coffret à vos proches (parents et amis).



Saïda

C'était hier (avant 1962) 1h40

Ce DVD retrace l'histoire de Saïda (Algérie) et des villages environnants de leur origine jusqu'en 1962. A travers des centaines de photos de toutes les époques, de cartes, de plans reconstitués, de documents originaux réunis pour un témoignage essentiel par de nombreux saïdéens, vous allez découvrir les originalités et les spécificités de cette petite ville et sa région à travers les aspects historique, géographique et social (géologie, climat, agriculture, économie, vie sociale, sportive et culturelle...).

Nous dédions ces images de ce petit coin de France qui nous a vu grandir, à nos enfants, pour qu'ils soient porteurs dans l'honneur, de convictions et d'espoirs afin que se perpétue, partout où ils seront, l'oeuvre accomplie là-bas.

Un film réalisé par M-C Génolini-Allène, L. Baylé
Moyens Techniques : ISCAM Toulouse

Saïda, ... on revient ! 2h00

En 2006, 82 personnes ont participé à un voyage organisé par l'Amicale des Saïdéens. Au cours de ce retour, ils ont revu avec émotion les lieux de leur enfance, de leur jeunesse. Outre l'accueil chaleureux de la population reçu dans les rues, avenues et quartiers, nous retrouvons l'hôtel de ville, la gare, la poste, le marché couvert, la piscine, les écoles... puis le Vieux Saïda et les visites des cimetières catholique et israéliite et bien d'autres surprises. Nous redécouvrons également les villages d'Aïn-Ei-Hadjar et Nazereg-Finois.

Sur le retour, nous traversons rapidement les villages de Franchetti, Charrier, Oued-Taria, Froha avant Mascara, puis Saint Denis du Sig et l'arrivée à Oran. Fin du séjour avec la visite d'Oran et du sanctuaire de Notre Dame de Santa Cruz où fut célébrée une messe par l'Evêque d'Oran.

Un film réalisé par Amicie Allène-Saöz - Bernard Allène

Faites votre commande auprès de Monsieur MACHOT Pierre
75 rue de l'Église - 71680 Crèches sur Saône
Téléphone : 03 85 37 48 56.
Votre commande portant vos nom, prénom et adresse doit être accompagnée d'un chèque de vingt cinq euros (25 €), frais de port inclus, sans oublier de mentionner que vous êtes un adhérent de l'Amicale des Saïdéens.

SOLUTIONS DU N° 145

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16
1	P	O		P	I	N		G	E	N	E	V	R	I	E	R
2	A		S	A			C	I	L		T	U	E		T	
3	L	A	U	R	I	E	R	R	O	S	E			B		A
4	M	I	C	O	C	O	U	L	I	E	R			P	I	F
5	I		C	I	E	L			A	N			E	P	I	S
6	E	R	E	S		E		L	A		E	C	U		G	I
7	R	U	D		M		E	U	C	A	L	Y	P	T	U	S
8	S		A	M	A	N	D	I	E	R			P	L	I	E
9		P	I	U		F	E	S	S	E		R	I	A	D	S
10	C	U		R		N	A		T	E	E					
11	A	B	R	I	C	O	T	I	E	R		S	R		B	P
12	R	E		E	L	L	E		T		N			M	A	I
13	O	R	D	R	E			J	U	J	U	B	I	E	R	
14	U	T	E			A	G	A	V	E		R			B	A
15	B	E	L	A	N	T		E		P	A	R	L	A	S	
16	I		I	C	I		G	R	E	N	A	D	I	E	R	
17	E	N	T	A		R	E	I	S		A		P	I	C	
18	R	O		C	H	E	N	E		O	L	I	V	I	E	R
19		E	R	I		R	E	U	S	S	I		O	N		I
20	A	L	F	A			T	R	O	E	N	E		E	T	E

Natifs de Saïda ou enfants de Saïdéens, ils ont été à l'honneur en cette fin d'année 2018. Nous leur adressons toutes nos félicitations.

Dans la promotion civile de l'Ordre National du Mérite publiée au Journal officiel du 20 mai 2018, a été nommé au grade de Chevalier Cazorla Francis, Christian, au titre de quarante six années de service dans un établissement public de défense en tant que Prothésiste-Orthésiste.

La remise officielle a eu lieu le 28 septembre 2018 au cours de laquelle, Francis (...Christian pour ses amis de Saïda !), dans son discours de remerciement, n'a pas manqué de rappeler que son déracinement en 1962, bien que très jeune, a éveillé en lui une sensibilité qui lui a permis de comprendre la souffrance des autres dans son quotidien au Centre d'Études et de Recherche sur l'Appareillage des Handicapés.



Francis en compagnie du Général Cuhe, Gouverneur de l'Institut National des Invalides



Dans la promotion de la Légion d'honneur réservée aux militaires d'active et publiée au Journal officiel du 4 juillet 2018, a été nommé au grade de Chevalier le lieutenant-colonel Régnald Crach.

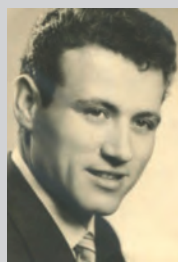
La remise officielle a eu lieu le 7 septembre 2018 et, fait assez rare, le parrain n'était autre que son frère le colonel Jean-Philippe Crach.

Remise de la Légion d'honneur



Régnald et Jean-Philippe

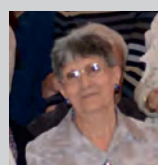
DÉCÈS



Tony Siles décédé à l'âge de 84 ans. De la part de son épouse, ses enfants et de sa soeur Dolly épouse Bertho. 98800 Nouméa (Nouvelle Calédonie). *Tony a été le gardien de but d'une fameuse équipe cadette de football du GCS dans laquelle évoluaient R. Lopez, Gonzales, Sabater, J. Herrera, Allouche, Bénichou, Schmaltz,...*



Marcelle Salaburu, née Diaz, décédée le 29 mai 2018 à l'âge de 70 ans. De la part de ses enfants et petits-enfants. 31140 Launaguet. *Marcelle, fille de Françoise Martinez et belle-fille de Joseph Rico, a rejoint son époux Daniel décédé en 2007 à l'âge de 57 ans.*



Régine Muteau, née Allène, décédée le 10 juillet 2018 à l'âge de 86 ans, de la part de ses six enfants, Laurent, Thierry, Serge, Pierre, Régis, Véronique et leurs conjoints, de ses petits-enfants, arrière-petits-enfants et de toute sa famille. 64000 Pau.

Guy Flinois décédé le 10 juillet 2018 à l'âge de 75 ans. De la part de son épouse Bernadette, son fils Laurent, sa sœur Claude, son neveu Olivier et des familles Peyre et Durand. 33190 Saint Exupéry.

Julien Royer décédé le 10 septembre 2018 à l'âge de 84 ans. De la part de son épouse Michèle née Discher, ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. 56200 Les Fougerets.



Manuel Zamora décédé le 11 septembre 2018 à l'âge de 87 ans. De la part de son épouse Juliane, de sa fille, de son petit-fils et de la famille Rodriguez. 31300 Toulouse



Odile Molina, née Darius, de Naze-reg-Flinois, décédée le 11 septembre 2018 à l'âge de 77 ans de la part de son époux René, ses enfants, ses petits-enfants, de son frère Alain, sa sœur Renée et des familles Molina, Darius, Rodriguez. 85690 Notre Dame-de-Monts.

Antoinette Guirao, née Juan décédée le 19 septembre 2018 à l'âge de 88 ans. De la part de ses enfants, petits-enfants et de ses sœurs Josette et Marie-Claire. 34170 Castelnau le Lez.

Marcel Mouton décédé le 23 septembre 2018 à l'âge de 93 ans. De la part de son épouse Yvette, ses filles Myrtille, Corinne, Frédérique et ses petits-enfants. 34300 Agde.



Jeanne Joulié, née Rouget le 23 juin 1928 à Sahouria (commune de Perrégaux), décédée le 29 septembre 2018 à l'âge de 90 ans. De la part de Hervé et Régine, ses enfants, Pierre, Nicolas, Thomas et Daniel, ses petits-enfants. 81100 Castres.



Hélène Fongaro, née Diaz décédée le 12 octobre 2018 à l'âge d 73 ans. De la part de son époux Jean, ses enfants Laurent et Sandrine, ses petits-enfants Benjamin, Manon, Maxime, Noémie et de sa sœur Micheline. 47230 Meneaux.



Lucien Guindos décédé le 27 octobre 2018 à l'âge de 90 ans. De la part de ses enfants Michèle, Alfred, Christian et de ses petits-enfants. 31240 Saint Jean de l'Union.



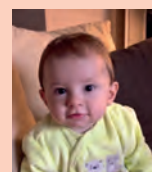
Raymonde Conventz, née Bonnet Allène, décédée le 16 novembre 2018 à Bordeaux à l'âge de 96 ans. De la part de ses enfants Jean-Paul et Chantal, leurs conjoints Doris et Jean-Charles, de ses petits-enfants et de toute sa famille. 33170 Gradignan.



Jean Chol décédé le 2 décembre 2018 à l'âge de 76 ans. De la part de son épouse Sylvia, ses enfants Sandrine, Thomas, ses petits-enfants et de toute sa famille. 78000 Versailles

L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdiennes et partage leur peine.

NAISSANCES



Jules Baylé, né le 22 mars 2018, au foyer de Antoine et Myriam Baylé, petit-fils d'Alain et Isabelle Baylé, arrière-petit-fils de François (Sassa) et Jeanine Baylé et arrière-arrière-petit-fils de Francis Baylé (ancien maire de Saïda) et Jeannette Chabaud. 34500 Béziers

Anne et Jean-Roger Favier sont heureux de vous annoncer les naissances de deux arrières-petits-fils, **Hugo**, né 6 juillet 2018 et **Romain**, né le 26 septembre 2018, qui s'ajoutent à celles de deux arrières-petites-filles, Camille, née le 25 janvier 2014, et Anna, née le 21 juillet 2016.

Claudette Mouret née Espinassier a le plaisir de vous faire part de la naissance le 4 novembre 2018 de son 3ème arrière-petit-fils au foyer de sa petite-fille Stéphanie et Maxime. 84120 Pertuis.

Toutes nos félicitations et longue vie à ces nouveaux Saïdiens et à leur famille.

MARIAGE



Véronique Heuline, née Camacho est heureuse de vous faire part du mariage de son fils Aurélien, petit-fils de Joseph Camacho de Nazereg Flinois, célébré le 18 mai 2018.

Toutes nos félicitations aux jeunes époux et à leurs familles